à lui, devenir soi-même une incarnation du Mal, une porte d'accès pour ce pur possible dans le monde des réalités objectives ; en sorte qu'à quiconque désire connaître à son tour le Mal, il suffise de nous montrer du doigt, en disant : le voilà !... On conviendra qu'il y a là plus qu'une simple déficience de l'être, une lacune ontologique : le Mal n'est pas que l'imperfection. Tartuffe, parasite de son bienfaiteur, manque de toit : ce n'est encore qu'un malheur. Mais il retourne contre Orgon sa propre bonté ; il se sert contre Orgon des puissances, biens et dons qu'il en a reçus ; il se sert de lui comme d'une arme contre lui. En prétendant se substituer à lui, il l'assassine, au moins virtuellement ; il le supprime, au moins intentionnellement : *faute de mieux*. Carence ontologique ? — Sans doute mais bien plus encore : surabondance morbide et prolifération cancéreuse de l'être, et d'un être emprunté. Le « malin », dans sa « malice », s'installe dans l'Être, en Dieu, comme ces parasites du monde animal qui dévorent leur abri vivant. Ayant affaire à l'Être infini, sans doute n'a-t-il aucune chance de réussite. Mais, en son for intérieur, le crime est déjà perpétré (cf. Matt., 5 : 28). On dépasse désormais la conception aristotélicienne du Mal simple « manque (partiel) d'être ».

Il serait impossible, au Mal, d'avoir une existence quelconque, même purement subjective, à titre de possible pensé, d'évocation-rejet, si l'idée n'en était pas éternellement présente en Dieu (Isaïe, 45 : 7). Mais cette idée, Dieu ne pourrait lui faire accueil, l'accepter, la tolérer, la faire sienne — ce qui, pour le « Moteur immobile » d'Aristote [1], équivaut à la création, à la bénédiction-bénéfaction de Genèse, I [2] — sans Se renier, Lui, l'infini, en l'établissant positivement dans l'être, cette idée, en l'installant dans la présence, fût-ce comme une limite, en l'insérant dans le schéma universel. Dieu ne peut donc penser le mal, sinon pour le renier du même coup, pour le rejeter comme une hypothèse odieuse. *A fortiori*, ne peut-Il le créer, lui conférer le *Dasein*, la présence objective et concrète, le faire, ou, d'une façon quelconque — même s'il était possible à sa simple et immutable nature — accepter de subir à son égard la moindre propension, comme s'il Lui manquait quelque chose, de manière à poser le mal dans l'existence effective, manifestée, voire à lui permettre de s'épanouir au cours de l'Histoire. Pour Lui, le Mal reste, éternellement, un abominable non-Dieu, l'hypothèse d'une existence sans essence, d'un être anarchique, « insensé », sans valeur, signification, ni portée — d'un *chaos*. Rien de plus. Sans doute, les pires excès auxquels pourrait aboutir le Mal, une fois objectivé et « incarné », sont-ils « à nu, à découvert », implacablement « étalés », *intus et foris*, comme dans une quatrième dimension, à sa prescience, à sa *vue* (Hébr., 4 : 13). Mais Il ne S'y arrête pas, Il ne vivifie pas ces larves en les considérant ; car « ses yeux sont trop purs pour regarder le mal, Il ne peut contempler l'iniquité » (Habacuc, 1 : 13). L'idée même du mal Le révolte, ébauche mort-née d'une atteinte criminelle à sa plénitude [3]. Toutes

valeurs de même ordre, voire complémentaires, postule un connaisseur qui les transcende, inconditionné, absolument neutre. C'est identifier l'homme à l'Advaïta védantin, en faire un plus-que-Dieu.

1. Le taoïsme parlerait ici du *wou-weï*, de l'influence ou activité « non-agissante » du « Ciel », de son « action de pure présence » ; l'hindouisme a le *chakravarti*, celui qui « fait tourner la roue » cosmique, tout en restant lui-même immobile. Les thomistes diront que la création consiste, sans aucun « acte » portant atteinte (par son caractère transitif) à l'immuable et immutable simplicité de Dieu, dans le rapport d'absolue dépendance de la création envers Lui.

2. Affirmer un être, *c'est*, pour l'*Ipsissima vita*, le poser dans la présence objective.

3. Ce qu'il y a de mal en la créature est, au premier chef, une injure, non pas à cette